

plus profondes de sentiment religieux et national, sa voix est puissante et sonore, sa strophe pleine de noblesse et de majesté. Lemay réussit surtout dans l'idylle, il est le chancre aimé des beautés de la nature, des scènes champêtres, des douleurs et des joies domestiques; il a dans l'âme et dans la voix moins de puissance mais plus de fraîcheur, de suavité, de véritable sensibilité que ses émules. Fréchette est surtout un poète lyrique, moins profond que Crémazie et moins gracieux que Lemay; mais il a un talent plus souple et une nature plus variée, plus passionnée, qui lui permettent d'aborder tous les genres avec succès. Sa strophe est plus pleine, plus sonore et plus élégante, son vers plus riche et mieux fait. Il est plus complet.

Nous dirons, sans entrer dans trop de détails, que la poésie de Fréchette se distingue par la beauté de la forme, la pureté et l'harmonie du vers, l'éclat des images, la splendeur des effets qu'il sait produire. Il nous éblouit, en nous jetant à pleines mains de la poudre d'or aux yeux, nous enlève par de brillants coups de théâtre, avant qu'on ait eu le temps d'analyser sa pensée. Il excelle à dramatiser une idée, un sentiment, à lui donner du relief.

Il y a dans la poésie de M. Fréchette quelque chose qui ressemble parfois aux éclats de tonnerre qui retentissent sur les hauteurs de Québec, pendant que l'éclair déchire en tous sens le nuage qui les enveloppe, aux capricieux et magnifiques effets de lumière dont les aurores boréales remplissent notre ciel dans une nuit d'hiver ou aux flots, retentissants et argentés qui vont, poussés par la brise, expirer en soupirant sur les falaises de Lévis; quelques fois ses strophes ressemblent à une flotte d'élégants et vigoureux navires courant, voiles déployées, drapeaux au vent, pavisés de banderoles et de guirlandes de fleur.

Qu'il y ait, maintenant, quelque chose de vague dans la poésie de M. Fréchette, quelque chose d'incomplet dans la pensée et le sentiment, que sous cette brillante parure et ces flots d'harmonie, l'idée ne soit pas toujours forte et claire, c'est possible. M. Fréchette n'a pas donné la mesure de son talent, il ne paraît pas avoir écrit encore sous l'influence d'un de ses sentiments profonds, de ces grandes inspirations religieuses et patriotiques qui inspirent des œuvres solides et durables. Il devrait faire en poésie ce que Marmette fait si bien dans le roman, entreprendre de chanter quelques-unes des immortelles épopées de notre histoire. D'autres poètes avec moins de talent ont fait plus qu'il n'a fait.

Mais hélas! il faudrait répéter ici ce qu'on a dit si souvent. Comment veut-on que le poète privé de tout moyen d'existence consacre tout son temps et son intelligence à des choses qui ne peuvent que l'appauvrir davantage? Ne voit-on pas tous les jours des jeunes gens, admirablement doués, craindre de passer pour poètes, refouler au fond de leur âme des inspirations qui pourraient compromettre leur réputation d'hommes sérieux, rogner les ailes que Dieu leur avaient données.

D'ailleurs, outre le poète avide de gloire et de renommée, il y a dans Fréchette l'homme pratique et positif, en garde contre les exigences et les cruelles réalités de la vie; il y a l'orateur populaire dont la nature bouillante se plaît au milieu des émotions, des luttes et des tempêtes de la politique. Il croit, sans doute, qu'à l'exemple de Lamartine et de Victor Hugo, il peut être autre chose qu'un poète, prouver comme eux que non-seulement il peut faire de meilleurs vers que ses contemporains, mais encore de meilleurs discours. On peut donc craindre que Fréchette ne laisse le Parnasse pour la Chambre d'Assemblée et qu'il ne se mette à faire des lois au lieu de faire des vers.

Nous en avons pourtant bien assez de mauvais législateurs et de mauvaises lois, et nous donnerions bien tout les statuts qu'on nous fera d'ici à dix ans pour un bon poème. Au risque de chagriner messieurs les députés, j'irai jusqu'à dire que la traduction d'Évangéline, par Lemay, vaut mieux et nous honore plus que leurs discours.

Ceux qui ne connaissent pas Fréchette, seraient portés à se le représenter, parce qu'il est poète, avec une figure maigre et pâle, encadrée dans de longs cheveux noirs, un air maladif, une physionomie rêveuse, mélancolique, des habits mal faits et des manières gauches, se tromperaient grandement. Fréchette est un beau, grand garçon, blond, rosé, à la taille corsée, à l'air décidé, à la jambe solide, aux poignets vigoureux, difficile à abattre comme il l'a prouvé dans les élections, toujours élégamment vêtu, soigneusement ganté, galant envers les dames, droit comme un militaire, n'ayant aucunement l'apparence d'un homme qui se donne de la misère, que la poésie consume.

Nous avons dit qu'il y avait deux hommes en lui, mais depuis son retour des États-Unis, l'homme pratique, sérieux et réfléchi, aux résolutions énergiques, à la volonté de fer, paraît l'emporter sur la nature mobile et inconsistante du poète; une grande réaction s'est opérée dans ses sentiments, ses idées et sa conduite. Le danger, mainte-

nant, c'est que non-seulement il renonce à la poésie pour se faire législateur, mais qu'il pousse le crime encore plus loin, qu'il devienne tout simplement bourgeois et rentier, et qu'après s'être marié, il ne songe plus qu'à devenir le maire de son village et le marguillier de sa paroisse.

L. O. DAVID.

P. S.—M. Fréchette avait composé, durant son séjour à Chicago, un poème—*Les Fiancées de l'Outaouais*, un opéra en cinq actes et une comédie: tout a été consumé dans le grand feu de Chicago, pendant que Fréchette était en Canada.

Nous avons oublié de dire que Fréchette écrivait bien en prose, mais tout le monde le sait.

CHRONIQUE DE QUÉBEC.

Ce n'est peut-être pas sans une certaine crainte que le lecteur, entr'ouvrant ce journal, y lira mon nom, écrit en toutes lettres, au bas de cette chronique.

Et combien de lectrices se sentiront prises d'une inexplicable terreur, croyant apercevoir, dans l'ombre, me tenant compagnie, deux sicaires armés jusqu'aux dents, l'un portant une dague, l'autre un assommoir.

Lui, s'écria-t-on, écrivez une chronique!

C'est mirobolant, incroyable, inhumain.

Une chronique, ce quelque chose de suave, de doux, de délicat, de charmant, entre les mains redoutables de Philéas Huot, le vaincu de Québec-Est!

Allons, c'est à ne pas y croire.....

Calmez-vous, charmants lecteurs, et bannissez de vos lèvres ces paroles de superbe dédain.

Écoutez plutôt la défense d'un pauvre chroniqueur, qui s'abaisse devant vous et frappe sa poitrine, humblement incliné sur la dernière marche de votre tribunal.

Moi, un homme féroce, n'en croyez rien, lecteurs.

Plusieurs journaux, c'est vrai, ont bien représentés Québec-Est vivant sous un règne de terreur, dont j'étais le Mars, dictant de la mort la funeste besogne.

De tout cela pas un mot de vrai, comme vous allez voir.

Tenez, moi qui vous parle, je suis l'homme le plus paisible et le plus inoffensif du monde.

Je n'oserais, parbleu, donner la mort au papillon qui butine dans les prés, encore moins à la mouche qui vole, en ce moment, à ma fenêtre, saluant, de ses ailes légères, le premier rayon d'un plus doux soleil.

Mais, vous le savez, certains journaux sont comme de grands enfants: il leur faut une victime à immoler.

Par malheur, me trouvant là, je suis tombé entre leurs serres imitoyables.

Et c'est ainsi que je fus immolé sur l'autel de la patrie.

J'avais beau crier grâce, du fond de mes comités, on abattait, chaque matin, sur ma tête endolorie, en guise d'assommoir, deux ou trois colonnes de mauvaise prose.

Dans les peintures que l'on faisait de moi, j'étais irriconnaissable, au dire, même, de personnes très-honnêtes.

Mais comme Régulus, au fond de sa boîte constellée de clous aigus, j'endurais cela en vrai Romain.

Et vous verrez que personne ne m'en tiendra compte.

A présent, comme toutes les choses de ce monde, cela s'oublie.

Je reconquiers dans l'opinion ce que j'avais perdu.

Petit à petit l'on s'habitue à moi, et c'est avec les sentiments de la sécurité la plus complète, que chacun se hazarde à m'adresser la parole.

Les bonnes, elles-mêmes, ne s'effraient plus de ma présence, et laissent approcher de moi les petits enfants, qui me prennent, jadis, pour un croquemitaine.

On comprend que sous la peau de l'ogre, il y a un bon garçon, qui mérite, comme tout autre, sa petite part au soleil et une place à la table commune.

Je me sens, enfin, réhabilité.

Convaincus, maintenant, de mon innocence, j'espère que vous voudrez bien me suivre à l'autre paragraphe, où j'essaierai de peindre les impressions de la vieille capitale.

La printemps nous arrive, avec son ciel bleu, ses chaudes haleines et son ardent soleil.

Une douce lumière inonde toute la terre, la chaleur qui tombe d'en haut nous ravive et Québec semble sortir d'un long et impissant repos.

Car il est vrai de dire que notre bonne ville campe, pendant cinq mois de l'année, sous le givre et à travers des monts de glace et de neige.

La navigation, close en novembre, intercepte presque toute communication.

Nous ressemblons, en cela, au voyageur attardé, soupirant après les joies et les allégresses du retour.

Les nouvelles sont alors précieuses comme le Pérou. Et si, parfois, il en arrive une, nous la recueillons discrètement dans le pan de notre habit, nous la choyons comme une aéroliithe tombée du ciel, ne la faisant connaître qu'à nos proches et à nos intimes, afin de lui conserver tout son éclat et sa splendeur.

Vous voyez, par là, que notre position n'est pas du tout souriante.

Mais il est curieux de voir comme nous prenons la chose en philosophes.

Dès que décembre se lève, tout pâle, à l'orient, les voisins s'assemblent par groupes, et l'on organise les veillées de l'hiver, qui doivent durer jusqu'à Pâques.

C'est alors que nous sommes témoins de conversations familières et pleines de gaieté, où, sans distinction de rang ni d'âge, chacun s'amuse à sa guise, avec cette insouciance toute française, dont nous sommes ici les joyeux héritiers.

Entrez avec moi dans cette maison toute illuminée.

Sans cérémonie, je vais vous introduire.

Tout y est simple, propre, convenable.

Pendant qu'au dehors le vent siffle et que le froid hâte le pas de ceux qui cheminent sur la route, un poêle, bien chauffé, répand, à l'intérieur, le bien-être et la joie.

Dans chaque chambre, un groupe bruyant et tapageur, s'amuse à son gré.

Les uns, assis près d'une table, recouverte en étoffe rouge, procèdent à une partie de cartes très-animée.

Un morne silence règne.

Tous veillent à ce que le règlement soit avec rigueur observé.

Et si quelqu'un fait mine d'en violer un seul article, le jeu cesse, les cartes se déposent sur la table, les chaises s'éloignent, le chien aboie et cours sur au chat de la maison, qui se paie le luxe d'une promenade sur les meubles.

La maîtresse de céans intervient, afin de maintenir l'ordre. Sa présence, seule, a l'effet d'un obus tombant parmi les joueurs.

L'on finit par s'entendre, et la partie continue au milieu du calme général.

Voyez-vous, là-bas, cet autre groupe non moins agité.

Ce sont des politiciens, devisant sur la chose publique.

Pendant que l'un exalte jusqu'aux nues l'administration, l'autre ne peut trouver de termes assez expressifs pour qualifier la conduite de ceux qui tiennent le timon de l'état.

Les esprits se montent, tout le monde est debout, gesticulant sans cesse; et l'on finirait par se dire de gros mots, si une belle et grande fille, aux cheveux blonds, ne passait à l'instant, en distribuant des pommes dans une corbeille et des sourires sur ses lèvres de carmin.

D'autres, assis avec respect, autour d'un homme à cheveux blancs, écoutent raconter un de ces récits fantastiques qui donnent la chair de poule aux enfants, et font pleurer, sous ses lunettes, la vieille du logis, dont les jours deviennent tristes et mélancoliques.

Plus loin, dans un angle, en face d'une pile de volumes où trône le traditionnel de Viris, un gros collégien, couleur de rose, lit, d'une voix magistrale, les dernières nouvelles, arrivées toutes fraîches par le câble.

Les chaises se touchent; tous veulent entendre.

Que l'on apprenne, par exemple, la mort inattendue de Napoléon III, alors le plus instruit du groupe, entame une dissertation sur la carrière du premier des Bonaparte, brillante, comme un phare, dans les lointains de l'histoire.

Et si l'on voit, en ce moment, un vieillard s'incliner, silencieux, en essayant deux grosses larmes, sur ses joues que les rides ont criblées, chacun fait silence.

Car celui-là accompagnait, jadis, aux Pyramides et jusque dans son ascension au Caire, le plus immortel des Césars.

Ils sont rares, mais il nous en reste encore, de ces vieux débris de nos vieilles gloires.

Trophées, sans tache et purs, que nous entourons du plus profond respect, parce qu'ils rappellent à notre mémoire éblouie celui qui fit la France si grande en son immortalité.

Cela est étonnant comme l'on aime, parmi nous, ce pays.

Son nom seul fait dresser toutes les têtes, et c'est avec un anxieux recueillement que chacun suit, aujourd'hui, les différentes phases diplomatiques qui doivent l'amener à liquider son milliard, et à faire se lever sur lui l'aube de la délivrance.

Et cette gloire qui doit sortir d'une libération aussi héroïque, devra ceindre assurément, pour une large part, la tête de l'homme qui loge au Palais de Versailles, entre les ombres de Charles X et de saint Louis.

Fasse le ciel que M. Thiers conduise ce beau et grand peuple jusqu'à la réalisation complète d'une vraie liberté, conquise au prix de sacrifices sans exemple.....

J'arrête, car j'allais m'engager dans des considérations tout à fait en dehors d'une chronique.

Et c'est ainsi que se passent nos longues soirées d'hiver.

Le temps s'écoule vite de cette manière, et, sans nous en apercevoir nous arrivons au premier jour de la saison prochaine.

•••

Nous touchons donc aux belles matinées du printemps.

Le rossignol gazouille dans les branches, l'ouvrière, à sa fenêtre, fredonne une douce chanson, et les sapins, orgue immense, qui lance au ciel ses innombrables tuyaux, entonnent un hymne que l'écho des bois redit à l'écho des vallons.

La nature fête sa délivrance.

Une brise embaumée, doux parfum de l'air, souffle partout la jouissance et l'oubli.

Le riche voit, dans le lointain, la hausse multiplier ses louis d'or, et le pauvre se croit riche. Dans son illusion, il ne peut plus compter, tant elles sont nombreuses les espérances de son âme.

L'émoin, ce débiteur qui, d'un pas allègre et insouciant, coudoie, avec arrogance, son créancier, et s'en va chez Lépine et Darveau s'abonner à *L'Opinion Publique*.

Tous, grands et petits, jeunes et vieux, escomptent, avec confiance, les jours à venir.

Dieu veuille que ces espérances n'aillent pas où vont les feuilles à l'automne.

•••

Si, un de ces jours, voulant jouir d'une agréable soirée sur les magnifiques bateaux de la Compagnie du Richelieu, vous descendez sur nos rives, Québec vous apparaîtra transformé.

Le temps, qui ne vieillit pas, mais qui fait vieillir toutes choses, continue ici son œuvre de destruction.

Il enlève, nouveau Samson, sur ses larges épaules, les portes de notre ville, et bientôt, peut-être, tomberont, sous les coups du travailleur, nos glorieuses et respectables murailles, derniers vestiges d'un temps que l'on ne reverra plus.

Encore un an ou deux, et Québec historique n'existera nulle part, si ce n'est au sein de nos musées et de nos bibliothèques.

Que cela, lecteurs, ne vous éloigne pas à toujours de notre cité.

S'il n'est plus permis de vous faire admirer les reliques d'un passé qui nous honore, nous pouvons au moins, atteindre les hauteurs de la terrasse Durham.

De là, embrassant du regard un splendide panorama, nous verrons notre fleuve se découper, comme un vaste miroir, aux pieds des Laurentides, et, là-bas, la chute Montmorency, apparaissant, au loin, comme une banquise de neige éternelle.

Évoquant le passé, nous reverrons, ensemble, Jacques Cartier abordant notre promontoire, avec son oriflamme à fleur de lys, et, en arrière, Champlain, portant sous son front rêveur, votre pensée, la mienne et celle de nos fils, Marguerite Bourgeoise, construisant de ses mains un asile, qui fit à notre pays tant d'honneur et tant de bien.....

Et que d'autres choses encore, qui charmeront notre mémoire.

Trop heureux, si nous apercevions, en même temps, à l'horizon, tout pavisé de voiles blanches, un navire d'outre mer, apportant cette bienfaisante nouvelle, que la France vient de sortir, libre et victorieuse des serres du Prussien, pour entrer, paisible, dans les routes fortunées de la paix et de l'abondance.

Sur ce, je vous presse la main.

PHILÉAS HUOT,

Québec, avril, 1873.